Document generated on 04/24/2024 3:56 p.m.

Espace Sculpture

Provocation et défi

Mona Hakim

Number 20, Summer 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10057ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hakim, M. (1992). Provocation et défi. *Espace Sculpture*, (20), 35–36.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PROVOCATION et défi

Mona Hakim

Paul Grégoire, Alzheimer social
11 janvier — 22 février 1992
Centre d'exposition Circa, Montréal

Paul Grégoire en a gros sur le coeur. La condition humaine le fait souffrir au point que sa création subit forcément les retombées d'un trop plein d'amertume. Des personnages aux bras raccourcis, des têtes de boeuf aux cornes arrachées, des cervelles à la poubelle et des crocodiles *dévoreurs* ont envahi la galerie *Circa* en janvier dernier afin d'illustrer l'*Alzheimer social*, dont l'espèce humaine, selon Grégoire, est atteinte. Une démonstration pour le moins excessive, une exposition coup de poing.

Outre ce lot de caricatures, des textes composés à partir d'un alphabet inventé par l'artiste placardent les murs de la galerie et racontent, sous forme de fables, l'histoire des objets-sculptures qui jonchent le sol. Munis d'un plan qui permet de décoder ces mystérieux (et longs) écrits, c'est non sans peine qu'il nous faut reconstituer la trame narrative.

Grégoire met ici en scène une sorte de comédie tragique où les figurants, victimes et bourreaux, obéissent aux lois de la jungle. Ici, un coq s'exhibe fièrement à la pointe d'une hache, surplombant les corps inanimés des poules qui gisent au sol la gorge tranchée. Ailleurs, des crocodiles terrorisent une pauvre chèvre juchée au bout d'une échelle, se maintenant dans un équilibre précaire entre la survie et l'échafaud; naïve, elle croyait au sauveur. Là, des reptiles aux aguets cernent trois personnages aux bras difformes et aux culottes baissées cherchant désespérément à comprendre leur piètre état. Masqués par d'opaques lunettes solaires, l'indifférence les a rendu aveugles aux abus que d'autres exer-

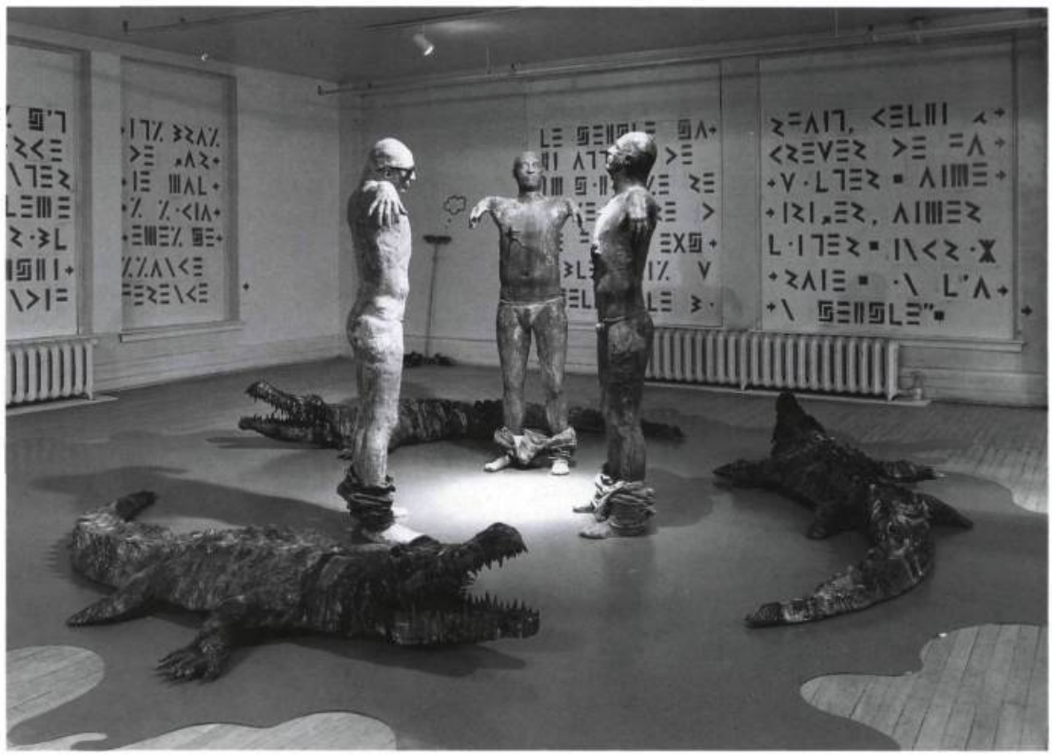
cent sur eux. La fable identifie ces hommes comme "le bon peuple" que les politiciens se plaisent à exploiter.

L'installation de Grégoire ne pèche pas par modestie. Pour dénoncer les jeux politiques, l'abus de pouvoir, l'injustice et la récurrence des erreurs humaines, les symboles utilisés sont gros et le spectateur déambule dans un espace surchargé où les multiples figures allégoriques ne lui offrent guère de répit. Les couleurs clinquantes des objets coulés dans la résine oscillent entre le réel et l'artificiel, l'installation frise le kitsch.

Les références à la bande dessinée sont par ailleurs nombreuses : des phylactères expriment sarcastiquement la pensée des animaux peints sur les murs, comme ce cochon rêvant d'un museau remodelé, si préoccupé à se flatter le nombril. Le clivage de la bande dessinée à l'objet de dénonciation (qu'est l'alzheimer social) est en soi astucieux, pour peu que l'on considère notre amnésie comme une "ubuesque" comédie humaine.

On pourrait reprocher à Paul Grégoire son approche par trop spectaculaire, cette façon de faire à outrance. Or son travail ne relève-t-il pas davantage d'un réquisitoire que d'une simple démonstration? Et toute accusation ne nécessite-t-elle pas des moyens retentissants? Vue sous un autre angle, la démarche de l'artiste posséderait même les qualités du prétendu reproche en raison de sa démarcation évidente par rapport aux tendances (aseptiques) de l'art actuel, faisant preuve ainsi d'un vent de "fraîcheur" pour le moins opportun. On se croirait aux belles heures des mouvements de contestation des années soixante-dix où certains créateurs d'alors prenaient position de manière virulente contre bon nombre d'idéaux en place.

Parmi les multiples interventions du genre, j'ai en tête le travail de Denys Tremblay dont le sarcasme criant dénonçait l'exploitation de l'homme par le système d'hyperconsommation. D'une exposition de cadavres comme dans *Saloon funéraire*, ou d'un étalage de corps pendus par les pieds représentant le prolétariat à la plage dans *Obsession beach*, les mannequins grandeur nature d'un saisissant mimétisme furent les victimes du regard acerbe de l'artiste face à la société. Pas étonnant que le périple de Tremblay devant son obsession de la mort se soit terminé par l'inhumation de l'histoire de l'art en 1983, faisant du coup le procès d'une discipline en éternelle remise en question.



Paul Grégoire, *Le peuple des p'tits bras*, 1992. Techniques mixtes. 1,8 x 9,1 x 7,6 m. Photo Guy L'Heureux.

Paul Grégoire, *Alzheimer social*, 1992. Techniques mixtes. 1,5 x 6 x 4,5 m. Photo Guy L'Heureux.

Si, contrairement à Tremblay, Grégoire désamorce l'atmosphère lugubre de son installation par des rappels constants à la bande dessinée et par l'artifice de ses matériaux, son propos n'en demeure pas moins percutant. La mort règne ici, à sa façon, laissant sur son passage des flaques rougeoyantes qui nappent le sol par segments, comme ces coulées de sang longeant la tête d'un boeuf accroché au mur : traces funestes d'une blessure ouverte. Signes métaphoriques des guerres à répétition et des espoirs avortés qui pointent l'iniquité, l'indifférence, la stagnation d'une société face aux égarements du pouvoir.

Vingt ans après les complaintes de Tremblay vis-à-vis la société de consommation, l'installation de Grégoire nous renvoie le laxisme et la crédulité de l'être humain comme des plaies immuables. Des plaies qui n'ont rien changé à ses habitudes de consommation, entendons ici consommation de guerre et d'injustice. Par delà la narration et l'artifice, le point fort du travail exposé chez Circa demeure les impacts reliés au passage du temps. Le temps qui semble figé par la constance de nos manquements.

Contre l'inertie, *Alzheimer social* traite de la mémoire collective à des fins pragmatiques. Pour peu que, d'une manière constructive, nous puisions dans cette mémoire, nous poserions déjà un pas dans un futur moins sclérosant. Partant de ce principe, Grégoire ne rate pas l'occasion de placer le spectateur en situation réelle, le mettant sournoisement au défi. De fait, dès son entrée dans la galerie, deux choix s'offrent au visiteur : ou il s'en tient à la simple représentation d'objets identifiables et aux formes produites par le lettrage incongru au mur, ou il fera l'effort de traduire les fables à partir d'un alphabet préliminaire. Les objets-sculptures, suffisamment (et volontairement) explicites, pourraient légitimer notre paresse à l'acte de traduction et c'est précisément là que subsiste le piège. Participer à l'exercice ou sinon adhérer au réquisitoire premier de l'artiste, soit faire face à notre apathie caractérielle.

Jonglant avec les codes tant linguistiques qu'iconiques, l'artiste instaure une rhétorique où le message, en apparence très clair, exige somme toute une participation active du spectateur quant au processus de décodage, défiant par le fait même son habilité à lire les oeuvres.

Si Grégoire assume ici le rôle que tout artiste se doit d'endosser, il fournit du reste à tout individu en condition d'interprétation (le public de la galerie pris à témoin) de poser un geste salutaire. ◆

Seen principally as an indictment, the effusive and provocative installation by Paul Grégoire recalls the protest movements of the 1970's. Comparison between the work of Grégoire and an artist such as Denys Tremblay who, twenty years earlier, denounced the system of hyperconsumption, leads us to acknowledge our firmly entrenched patterns of abusive consumption. The consistency of our downfalls, visibly a result of tolerance, amnesia, or ignorance, seems to render time static. Against our characterial apathy, social Alzheimer's challenges us to take the first step in the direction of change. The choice: to passively capture static images, or to decode the message hidden behind the workings.